

nirs. Toutefois, j'en conviendrai, le grand siècle était au nombre de ces morts qui ne pouvaient plus revenir, et, si on voulait absolument le rendre à la vie par une injection galvanique, il fallait lui emprunter son goût pour les lettres, sa haute intelligence de tout ce qui contribue à l'éclat de la nation, et dédaigner ce cérémonial gothique, déjà trop lourd pour son ancien cadre, et hors de toute proportion avec nos mœurs nouvelles. Il fallait permettre, non pas *Tartuffe*, car on n'en fait plus, mais la petite monnaie de *Tartuffe*; il fallait, n'en déplaise à mon oncle, n'avoir ni compagnie rouge, noire ou grise, ni gardes-du-corps, ni gardes de la manche, et laisser le tabouret au grenier... Divin tabouret!... symbole du bonheur, siège prestigieux, lorgné par les filles de bonne maison, comme la pairie par les bourgeoises!... Napoléon avait négligé le tabouret; c'est singulier, lui qui savait tant de gré à M. de Narbonne de lui avoir présenté une lettre sur la forme de son chapeau. En 1814 cet injurieux oubli fut réparé; on alla en pompe chercher le tabouret au garde-meuble. Il était couvert de poussière, il lui manquait même un de ses quatre pieds... jugez ce qu'en avaient fait les rats depuis 89!... Mais les vieilles dames l'époussetèrent, le raccommodèrent avec ardeur, et puisque vous aimez les citations classiques :

Baucis en égala les appuis chancelants  
Des débris d'un vieux vase... autre injure des ans.

Au fond, il y avait du parvenu dans tous les esprits; personne n'avait joui de son rang ni de sa fortune; les gens de qualité eux-mêmes arrivaient pour la plupart à une existence inespérée: *Madame la Duchesse!*... était une harmonie nouvelle qui chatouillait l'oreille pour la première fois. Toutes les têtes tournaient. On ne se contenta pas du tabouret et du grand couvert; on inventa les entrées de la salle du trône, distinction qui n'avait jamais existé dans l'ancien régime. Les comtesses ou marquises furent reléguées comme indignes dans le salon de la paix; les femmes titrées, c'est-à-dire les duchesses et les grandes d'Espagne (c'est ainsi qu'elles se qualifiaient par excellence) pénétrèrent seules dans la salle du trône. Plus d'une fois une de ces dames dit d'un air léger à sa compagne non titrée: «Ma chère, je vais entrer là-dedans; comme j'aurai bientôt fait, j'attendrai dans la galerie de Diane que vous ayez fini.» Ce sont des pauvretés, j'en conviens, mais elles irritèrent beaucoup; les personnes exclues de ces prétendus avantages les virent avec un vif dépit. En France, la démocratie ne se contente pas de couler au pied de l'édifice social, elle est montée jusqu'au faite. Tout le monde veut l'égalité avec ses supérieurs.



On souffre tout, excepté le cran placé immédiatement au-dessus de soi.

Je vous épargne le détail de pareilles misères; je ne les indique en passant que pour vous mettre sur la voie de la fausse direction qu'on donnait alors à toutes choses. Cela n'avait pas d'inconvénients graves, car le gros du public ne s'en aperçut jamais; il ne savait rien de ce qui se passait dans cette région particulière. C'était une petite France de poche égarée dans la grande France; une espèce de château enchanté, bien entouré de fossés, de murailles, de contrescarpes, et jeté au milieu d'une forêt d'où sortaient parfois des rumeurs lointaines et vagues. La cour, disait-on, n'était pas à la mode, elle avait néanmoins beaucoup d'influence sur la haute société, dans la dernière année surtout. On devinait ses projets hostiles aux libertés publiques. Elle se prononçait d'une manière positive contre les personnes qu'elle suspectait de tiédeur ou d'une secrète désapprobation; elle leur faisait pressentir un traitement sévère, surtout dans l'avenir et en cas de succès. On ne voulait pas s'associer à ses vues, mais on craignait aussi de l'irriter. Dans cette situation embarrassante, les conversations politiques tombèrent; elles eussent été trop sérieuses. Le romantisme fit une diversion, mais le grand monde s'occupait peu de littéra-

ture; chacun à son tour alla voir *Hernani* dans la loge des premiers gentilshommes de la chambre, mais on n'en parla guère. Les bals, les cohues, les routs furent généralement préférés à la conversation et aux réunions intimes. Des pressentiments sinistres circulaient déjà sourdement; on voulait s'étourdir à force de bruit. Les fortunes avaient augmenté, le luxe devint général; il ne consistait pas dans l'étalage d'une opulence fastueuse, mais dans une sollicitude excessive des moindres commodités de la vie. Il y eut rivalité d'arrangements de maison, de beaux chevaux, de jolies voitures. La table devint aussi une occupation capitale, moins par une délicatesse outrée de bonne chère que par l'élégance extrême du service. La vieille argenterie de l'empire n'osa plus se montrer avec ses formes grecques; pour être présentable il fallut qu'elle s'habillât à la Walter-Scott; qu'elle devînt gothico-anglaise. L'assortiment du linge, des cristaux, des bronzes, devint un intérêt d'amour-propre; les maîtres de maison y songeaient beaucoup plus qu'au choix des convives. La liberté, la facilité de la conversation s'éclipsait devant cette préoccupation trop matérielle. Un froid glacial, une contrainte fatigante succédèrent à l'ancienne cordialité, et si je ne me trompe, depuis la fin de la première révolution, il y eut peu d'époques



plus ennuyeuses, plus lourdes à porter que la dernière année du règne de Charles X. M. de Salvandy a raison; on dansait sur un volcan, ce qui est assez poétique, mais on s'en apercevait trop, on sentait trop la fumée du Vésuve.

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Et tandis que ce luxe insensé amusait quelques oisifs, le pauvre souffrait et mourait de faim.

LE MARQUIS.

Personne n'a jamais accusé le faubourg Saint-Germain de n'être pas charitable; vous êtes assurément le premier.

LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Belle charité! quelques aumônes pour briller, pour se vanter!... Faire l'aumône n'est pas un mérite, c'est donner au pauvre ce qu'il aurait le droit de prendre; mais un temps viendra où on fera justice de ces sots préjugés, et bientôt naissance, fortune.....

LE MARQUIS.

Oh! pour la fortune, halte-là!... Vous ne parviendrez point à la détrôner... C'est qu'elle n'est plus une divinité, mais une simple et très-simple mortelle. Appréciable dans son origine, mobile par essence, elle n'appartient pas à un monde exceptionnel; si elle jouit de quelques privilèges, elle n'en a que l'usufruit, encore n'est-il pas toujours viager: le moindre revers peut la faire ren-

trer dans le droit commun. Le sentiment de sa fragilité rassure et désarme. Le piéton en la voyant passer dit quelquefois: Voilà peut-être comme je serai demain. Il dit surtout avec un sourire plus épanoui: Demain peut-être elle sera comme moi. Enfin, la fortune appartient à un ordre d'idées général, comme la santé, comme le bonheur domestique; elle est désirée, appréciée, comprise par tous les états. La fortune n'est point une étrangère pour la foule, c'est une amie, c'est un visage de connaissance; c'est tout uniment l'enfant gâté d'une seule et même famille. Souvent sa physionomie a quelque chose d'un peu matériel, d'un peu vulgaire, d'un peu trivial même, qui ne déplaît pas. Parfois elle s'enivre d'elle-même, elle se rengorge; on aime alors à l'humilier un peu, on lui donne une leçon, un léger correctif, un coup de caveçon, comme dit le duc de Saint-Simon, votre ami; mais la condamner sans appel, la bannir de la cité! le ciel en préserve! c'est une compatriote, une sœur; ce n'est point une rivale d'un sang étranger. Il n'en est pas ainsi de la noblesse. Tous les préjugés plébéiens sont armés contre elle. On ne la connaît pas, on ne veut pas même l'étudier. C'est un être à part, il ne vit pas de la vie commune. Son allure, son langage, ses habitudes lui



appartiennent exclusivement. Rien en elle n'est du peuple; il y a dans sa physionomie quelque chose qui inspire l'éloignement et la défiance. Ainsi s'expriment trop souvent des préventions peut-être sincères, mais généralement injustes et funestes à l'union du pays. Haine aveugle et puérile! cruel enfantillage! Que veut-on?... Contre quoi est-on armé? La noblesse est-elle encore une réalité? n'est-ce pas une ombre, ou plutôt un nuage légèrement teint des couleurs du soleil couchant?... Oui, l'aristocratie politique n'existe plus, mais l'aristocratie sociale est indestructible. Il n'y a plus d'aristocratie dans un pays où il n'y a point de démocratie. Un banquier millionnaire, un industriel qui fait travailler un arrondissement tout entier appartiennent-ils à l'aristocratie? La réponse est embarrassante. Preuve que la classification est idéale, qu'elle n'est plus un fait, mais une manière de parler, une vieille habitude, une convention. Sur les cartes de géographie, tel pays est rouge, bleu ou jaune. En réalité, est-il jaune? est-il bleu? est-il rouge? Non, sauf un ciel plus ou moins ardent, toutes les contrées d'une même zone se ressemblent à peu près. Elles sont toutes couvertes de villes, de champs, de forêts. Entre elles similitude complète au physique. On leur donne des noms divers pour ne les pas con-

fondre. Il en est ainsi de ces vieilles dénominations d'aristocratie et de démocratie; elles aident la mémoire, ou plutôt elles brouillent les idées. Il serait temps d'y renoncer. Un orateur habile de l'opposition l'a dit avec raison: il n'y a en France que deux classes d'hommes, ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent point. La propriété (j'en demande pardon à l'ombre de Henri Saint-Simon), la propriété est toujours la force, le nerf, l'âme de la France. Les Saint-Simoniens se plaisent à nous traiter d'oisifs; des oisifs comme nous sont nécessaires; sans nous autres oisifs les travailleurs iraient tout au plus à l'hôpital. Que leur offriraient les Saint-Simoniens pour les soulager? sans doute un numéro du *Globe*. Faible secours! notre croupissante oisiveté est plus profitable aux malheureux. C'est aux propriétaires, c'est à cette phalange nationale que la noblesse française doit se rallier. Elle y appartient en grande partie. Elle possède peut-être un quart du pays. Qu'elle se fasse donc le champion de cet intérêt sacré, compris par mille intelligences, défendu par mille bras, et qu'elle cesse de s'épuiser dans la rêverie creuse d'intérêts qui ne tiennent plus à rien, que personne ne comprend, et qu'elle est trop faible pour défendre à elle seule. Qu'elle fasse cause commune avec la classe



moyenne (il faut bien se servir en attendant de termes qui n'ont plus aucun sens). La propriété d'une terre de cent mille livres de rente, et celle d'une échoppe au coin de la rue Mouffetard, ne sont qu'un même fait sous une forme différente. Les mêmes lois les garantissent; elles sont sacrées et inviolables au même titre. Je l'ai dit souvent avant juillet: qu'il arrive une révolution, et, grâce à l'heureuse division des propriétés, la chaumière sauvera le château. Touchez au château, la chaumière court de grands risques. Voilà le droit de la noblesse; il est inhérent à sa qualité de propriétaire, et si elle prétendait s'arroger une existence étrangère à ce droit, le reste de la France réclamerait avec raison. La chambre des pairs n'est point une exception à cette règle. Fût-elle restée héréditaire, la pairie n'est qu'une magistrature, nullement une aristocratie. Ses amis lui ont donné ce sobriquet; ils l'ont proclamée la seule noblesse possible en France. Ils ont eu tort, on les a pris au mot; on a traité la pairie comme une noblesse. Voilà, si je ne m'abuse, la situation exacte de la classe prétendue privilégiée. Je crois aussi qu'elle se présente à la saine opinion sous son vrai jour. Les hommes raisonnables de toutes les classes lui contesteront ses souvenirs comme droit, mais non

comme ornement. Il existe cependant une opinion plus difficile, plus ombrageuse, plus exigeante. C'est une quintessence, un élixir de vanité plébéienne; à l'en croire, un beau nom ne devrait donner aucun relief même social. Il serait absolument indifférent de s'appeler Montmorency ou Pierrot; il vaut même mieux ne pas s'appeler Montmorency! Il faut presque contraindre le public à n'attacher aucun sens à un nom historique; il faut surtout abolir les titres. Abolissez donc les noms, car un titre n'ajoute rien à un nom connu. Qu'importe à M. de Montmorency d'être ou de n'être pas duc? Quand Napoléon l'a fait comte, il regrettait son vieux titre de baron. Mais qu'il soit comte, baron ou duc, sa race ne s'en retrouve pas moins dans toutes les pages de l'histoire de France. Je cite, il est vrai, le sublime du genre. Le retranchement d'un titre causerait plus de dommage à beaucoup d'autres familles, j'en conviens, mais tout va par échelons. Supposons, ce qui n'arrivera pas, que les idées mesquines et violentes aient le dessus. Qu'obtiendra-t-on en persécutant le passé, en proscrivant ce qu'on ne peut proscrire? On forcera les débris de la vieille société à s'agglomérer, à vivre uniquement entre soi. C'est le comité de salut public qui a créé le faubourg Saint-Ger-



main. L'empire l'a continué, il lui a donné une nouvelle force. La restauration l'a anéanti. Sous l'empire il formait une caste à part. Sous la restauration, la similitude des titres, des emplois, le niveau de la chambre des pairs surtout, a passé sur les deux aristocraties. Voulez-vous faire tracer de nouveau l'ancienne ligne de démarcation? Voulez-vous renfermer la noblesse dans son quartier comme les Juifs au *Ghetto* de Rome? Voulez-vous empêcher la fusion qui tôt ou tard arrivera par la vie parlementaire, l'habitude de se voir, de se rencontrer, par des liaisons d'amitié, peut-être par des mariages? Qu'y gagnerez-vous? La vieille noblesse redeviendra une puissance!... L'abolition de l'hérédité des pairs a déjà fait la moitié de l'ouvrage. Vous vous en apercevrez bientôt. Vous croyez-vous plus habiles niveleurs que les hommes de 93?

## LE VIEUX SAINT-SIMONIEN.

A la bonne heure, qu'on nous persécute! qu'on nous force à vivre ensemble!... Je ne verrai plus du moins cette odieuse confusion, ce mélange... que M. le duc de Saint-Simon n'aurait jamais supporté...

## LE JEUNE SAINT-SIMONIEN.

Vous entendez! Oh! les incorrigibles!...

## LE MARQUIS.

Persécuter! proscrire!... eh! mon cher oncle, personne n'y songe. Pardonnez-moi l'expression, mais cette soif du martyr qui dévore tant de beaux messieurs au foyer des Bouffes, n'est au fond qu'une fatuité. Le martyr!... vous voulez le martyr!... Vous n'êtes pas dégoûtés... mais vous ne l'obtiendrez pas. Persuadez-vous bien cela et dites-le beaucoup à vos amis! L'attitude actuelle de l'aristocratie est assez difficile à définir, ou plutôt l'aristocratie est divisée. Une partie s'est franchement ralliée au gouvernement. Il n'est pas un des grands noms, et des plus grands noms de France, qui n'ait ses représentants au Palais-Royal. D'autres boudent encore, la raison les ramènera; c'est à elle qu'ils se rendront, et non à l'attrait des bals et des fêtes, comme le prétendait naguère un journal dans un article d'assez mauvais goût attribué obligeamment à des gens que l'on en savait de toute manière fort incapables. D'ailleurs, qui songe à tendre des rets et des pièges? La dynastie actuelle n'est point une parvenue; elle est de trop bonne maison pour quêter des courtisans. Les portes des Tuileries sont ouvertes. Ceux qui entrent sont bien reçus; la présence est accueillie, l'absence n'est point remarquée. Nous ne sommes plus au



temps où on allait à la cour par ordre et par corvée, où un ministre de la police croyait sauver l'État en faisant une presse aux présentations, comme en Angleterre la presse aux matelots. Tout le monde comprend d'ailleurs l'autorité des convenances et des souvenirs. Des serviteurs comblés par la dernière cour peuvent conserver religieusement la mémoire de ses bienfaits; leur conduite est respectable; quelques-uns d'entre eux ont tort seulement de faire tourner leurs regrets en aigreur et en amertume. Pourquoi ces insultes? pourquoi ces provocations? Qui n'est pas étonné des discours envenimés dont a retenti dernièrement la salle du Luxembourg? Ils contrastaient avec le caractère et la jeunesse de l'homme auquel échappait ce torrent d'injures; je l'aime, je l'estime, j'en suis désolé pour lui et pour moi; heureusement ses paroles ont eu peu d'échos. En effet, qu'attendre de déclamations absolument dénuées de preuves? Il est impossible de ne pas sourire lorsqu'on entend attribuer à un gouvernement une tendance réactionnaire à laquelle il s'est formellement opposé!... Je vois avec plus de douleur encore le génie s'amuser à ces frivoles jeux d'esprit. Lui convient-il de descendre jusqu'à la plus usée des figures de rhétorique : la supposition! *Quand on aura fait*

*tomber mon chef...* dit l'illustre écrivain... Eh! bon Dieu! qui songe à ce sacrilège? Quelle main oserait toucher un chef si long-temps couvert de lauriers? Nous vous admirons toujours, ô grand poète, mais permettez-nous de ne pas vous croire. Si vous aimez votre patrie, et vous contribuez trop à sa gloire pour ne pas la chérir, soutenez ses pas à travers les obstacles qui heureusement s'aplanissent tous les jours, et ne cherchez pas à la plonger dans les hasards d'une révolution nouvelle. Ce rôle n'est pas digne de vous. Attenter à vos jours!... Mais a-t-on seulement attenté à votre livre? Non, il se vend à tous venants; on le voit sous les vitres de tous les magasins de libraires. Peut-être de bonnes âmes se figurent-elles le noble auteur proscrit, chargé de fers, plongé dans un cachot infect, et comme le Tasse, privé du bonheur d'écrire. Je puis les rassurer. J'ai eu le plaisir de le rencontrer avant-hier, qui regardait tranquillement des lithographies sur le quai Malaquais.

A peine le marquis eut-il achevé cette espèce de prosopopée qu'une ondée survint et dispersa les promeneurs. Mille parapluies se déployèrent à la fois comme autant de palanquins. Mes Saint-Simoniens disparurent sous les arcades. Je ne les vis plus; j'entendis seulement dans le lointain une



voix de ténor et une voix de basse, s'écrier à la fois, avec un accent lugubre : O Saint-Simon !... O Saint-Simon !... O Saint-Simon !...

Or, tout cela eut lieu le 6 novembre de l'an de grâce 1831.

LE COMTE ALEXIS DE SAINT-PRIEST.



## UN CONSEIL DE DISCIPLINE

DE LA GARDE NATIONALE.



C'était le mois dernier, un mardi : madame Malibran faisait sa rentrée par le rôle de *Ninetta*, et je me respecte assez pour aimer avec enthousiasme son talent poétique ! il faut être, à mon avis, incomplet dans son organisation, ou rédacteur de certain journal, pour éprouver autre chose que de l'admiration, à la vue de cette délicieuse création de femme, qui serait déjà la plus séduisante entre toutes, si elle